Genèse du geste linguistique : une complexité heuristique

Irène Fenoglio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1033>

DOI : 10.4000/genesis.1033

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2012

Pagination : 13-40

ISBN : 978-2-84050-869-4

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Irène Fenoglio, « Genèse du geste linguistique : une complexité heuristique », *Genesis* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 15 novembre 2014, consulté le 19 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1033> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1033>

Genèse du geste linguistique : une complexité heuristique

Irène Fenoglio

L'écriture linguistique est actuellement l'objet de divers travaux (études de genres, travaux de terminologie, genèse de notions à partir d'un ensemble de textes publiés) mais aucune de ces études ne s'est attachée à l'aspect processuel du discours théorique en train de se textualiser, visible sur des manuscrits de linguistes. Comment un auteur linguiste s'y prend-il pour penser son objet, élaborer une notion, formuler son discours ? La question peut paraître évidente, au regard de la pratique génétique. Elle est, cependant, en ce qui concerne le domaine linguistique, extrêmement complexe et nouvelle.

Cette investigation doit satisfaire aux exigences conjuguées de deux disciplines analytiques qui désarticulent directement, sans aucun intermédiaire, leur objet ; la pratique génétique décompose les couches déposées dans le temps de l'écriture et dont les manuscrits gardent la trace ; la sagacité linguistique délinéarise les énoncés compactés par les repentirs et décompose les éléments phrastiques. Sans ce double taraudage, le *permafrost*, compact, du texte publié, lissé, déjà commenté ne livre rien de la façon dont il a été engendré et peut rester muet à jamais sur l'essentiel de ce qui l'a constitué. Mais la difficulté est elle-même double : le texte *permafrost* est un texte *linguistique* dont on veut voir émerger la consistance *linguistique*. La question qui se pose est alors la suivante : analyser les traces verbales de l'élaboration en cours de production d'un texte à finalité de théorisation linguistique a-t-il un intérêt autre que génétique ? Autrement dit, faut-il lire les manuscrits pour comprendre les théories ?

La lecture des manuscrits qui préparent et *réfléchissent*, tel un miroir, l'écriture d'un discours linguistique, permet de mettre au jour non seulement un processus de genèse scripturale mais aussi un processus de naissance conceptuelle, d'invention théorique se matérialisant dans sa propre matière qui est celle du discours. Nous sommes dans un champ spécifique de travail dont il s'agit de montrer la pertinence.

Pour cette compréhension des processus d'écriture linguistique, je ferai surtout appel à des manuscrits d'Émile Benveniste. Non parce qu'il serait le plus important, mais pour diverses raisons factuelles. Deuxième fonds de linguiste, après celui de Saussure, à avoir été exploité, ce fonds est prototypique¹ : le linguiste a lui-même conservé toutes ses notes et brouillons et les a légués par testament à la BnF². Une autre raison, plus méthodologique, est que les papiers que Benveniste a conservés font apparaître tous les

1. Voir Fenoglio, 2013, à paraître.

2. Pour toutes les précisions sur ce fonds, voir E. Brunet, « Les papiers d'Émile Benveniste », dans Coquet et Fenoglio, 2012, p. 175-180.

genres d'écriture auxquels un linguiste peut se livrer et nous le voyons circuler dans tous ses espaces d'écriture : l'espace de la recherche et de l'élaboration de la pensée, l'espace de la transmission et de la discussion (communications, correspondance), l'espace de l'enseignement (cours). Enfin, raison plus personnelle, je connais bien ce fonds, y travaillant maintenant depuis plus de huit ans.

L'exemplarité et l'amplitude de ce fonds n'empêchent pas des incursions dans d'autres manuscrits, notamment ceux de Ferdinand de Saussure.

Héritage

Cette observation génétique des manuscrits de linguistes bénéficie d'un double héritage dont, seule, la reconnaissance peut nous permettre de déterminer une caractéristique innovante à ce domaine.

L'approche linguistique des manuscrits

Deux éléments de ce qu'a développé l'équipe « Manuscrits et linguistique » de l'ITEM³ sont essentiels. D'une part, appliquer la linguistique de l'énonciation aux manuscrits, d'autre part, appliquer une analyse linguistique *à tout* manuscrit, quel qu'il soit. Sur ce dernier point, même si elle n'a pas pratiqué elle-même l'analyse de l'écrit linguistique puisqu'elle ne s'est proposé que des dossiers littéraires⁴, cette équipe a cependant ouvert la voie avec, par exemple, un dossier *mixte* comme celui de Barthes sur « Flaubert et la phrase », mais aussi et surtout en montrant que les paramètres d'analyse ne pouvaient s'affiner que par l'étude de divers corpus, de divers auteurs, dont il n'est pas nécessaire d'être spécialiste.

Le premier point est ce qui fait l'essentiel de l'héritage. Analyser linguistiquement la textualité des brouillons dans leur devenir texte, scruter la discursivité en train de se construire à travers les quatre opérations (ajout, suppression, substitution, déplacement) constitutives de tout mouvement d'écriture, évaluer l'impact des contraintes de langue, cet usage systématique du microscope offre une vision acérée que le spécialiste d'auteur, occupé qu'il est d'une vision à télescope variable d'une œuvre, n'est pas forcément à même de repérer⁵. Tous ces travaux ont contribué à complexifier la tâche du linguiste pour ce qui est de la description énonciative, ce qui n'est pas un moindre mérite⁶.

3. Cette équipe a été fondée en 1985 par Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave qui l'ont dirigée jusqu'en 2007, année à partir de laquelle elle a changé de nom. On la trouve aujourd'hui sur le site de l'ITEM sous le nom « Manuscrit. Linguistique. Cognition » (<www.item.ens.fr/index.php?id=13874>).

4. Entre autres, Proust, Flaubert, Jabès, Zola, Aragon. Voir les nombreux articles d'A. Grésillon et J.-L. Lebrave, en particulier les deux articles de synthèse « Linguistique et génétique des textes : un décalogue » (2008) et « Génétique et énonciation – mode d'emploi » (2011).

5. Sur ce point, je ne suis pas d'accord avec Grésillon et Lebrave lorsqu'ils précisent : « le niveau linguistique pertinent pour rendre compte de ces objets [les manuscrits] n'est pas tant celui de la phrase que celui du texte » (Grésillon et Lebrave, 2011, p. 43-44). Les deux dimensions, phrases et texte sont *indissociablement* liées dans toute analyse linguistique de manuscrits.

6. Voir *Langages*, n° 69, 1983 ; *Langages*, n° 147, 2002 ; *Langue française*, n° 155, 2007 ; *Modèles linguistiques*, t. XXX-1, vol. 59, 2009.

L'étude de manuscrits de linguistes

Les papiers de Saussure ont été les premiers papiers de linguistes à avoir fait l'objet d'une entreprise globale de dévoilement et d'étude. L'objectif était clair : Saussure étant d'une part considéré comme « le fondateur » de la linguistique et n'ayant d'autre part que très peu publié, il fallait ouvrir ses manuscrits pour rendre public leur contenu, les manuscrits utilisés par défaut, en quelque sorte, n'étant alors qu'un outil pour donner à lire une théorie sans pour autant présenter un intérêt en eux-mêmes. La décision de se tourner vers les sources manuscrites n'a pas été prise tout de suite. En 1940 est fondée la Société genevoise de linguistique, immédiatement suivie des *Cahiers Ferdinand de Saussure*, créés en 1941⁷. Selon E. Sofía⁸, « il est difficile de fixer avec précision la date où ce retour aux sources se produisit. Tullio De Mauro suggère que ce fut Henri Frei qui, dans un article de 1952, s'y attaqua le premier. Mais déjà dans un texte de 1950 Frei faisait référence aux sources, en signalant que Robert Godel préparait l'ouvrage qui devait paraître en 1957⁹. »

La visée essentiellement éditoriale de cette entreprise a favorisé une approche philologique. L'approche génétique, absente au départ du fait que, par rapport à l'ensemble des manuscrits, peu de textes finaux, *a fortiori* publiés, sont repérables, se développe aujourd'hui grâce à ce que nous pourrions appeler « l'effet Benveniste ». En effet, travailler sur le fonds Benveniste impliquait de s'informer sur la façon dont les spécialistes de Saussure procédaient. Inversement, certains, parmi eux, ont très vite été intéressés par les travaux portant sur l'ouverture de ce « nouveau » fonds linguistique ; échange et collaboration ont fait le reste, et aujourd'hui des recherches génétiques précises sont menées sur des papiers de Saussure. Trois articles, dans le présent numéro, en témoignent, ceux de K. Matsuzawa, E. Sofía et G. D'Ottavi¹⁰.

L'analyse linguistique du discours linguistique publié

Contemporains de nos propres recherches, de récents travaux s'attachent à repérer dans les écrits linguistiques – publiés – les marques linguistiques spécifiques de leur fonctionnement. Même si ces travaux (Swiggers, Neveu, Rinck, Poudat) ne remontent pas aux sources manuscrites ou processuelles des textes qu'ils étudient, les résultats auxquels ils parviennent sur les formes linguistiques impliquées sont précieux pour notre domaine. Faits

7. Voir M.-C. Capt-Artaud, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 60, 2007, p. 3-4 : « Le petit groupe élit son premier Comité : Charles Bally, président – Albert Sechehaye, vice-président – Léopold Gautier, trésorier – Henri Frei, secrétaire. Robert Godel est l'un des membres fondateurs de la Société, laquelle comprendra, dès sa constitution, quelques linguistes étrangers. C'est Bally qui a proposé le titre de la revue : *Cahiers Ferdinand de Saussure*, titre qui a reçu immédiatement l'approbation générale. La Société, fidèle à sa mission, publiera à peu près chaque année un volume des *CFS*. Le numéro 1 sort en 1941 : c'est l'occasion de commémorer le cinquantième anniversaire de la création de la chaire de Saussure (1891). » Le Cercle Ferdinand de Saussure est fondé en 1957, après dissolution (1956) de la Société genevoise de linguistique.

8. Texte communiqué, non publié.

9. Robert Godel, *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève, Droz, 1957.

10. On peut citer la journée d'études « Enjeux théoriques de l'édition des manuscrits de Saussure », organisée par S. Badir et E. Sofía (Liège, 1^{er} avril 2011), où généticiens spécialistes de Benveniste et Saussure se sont rencontrés et ont échangé sur ce point.

de publications éparses au départ, ils commencent à donner lieu à des numéros de revues¹¹ ou à des volumes¹². La linguistique observant l'écriture linguistique *produite* ne peut que stimuler la recherche des caractéristiques de l'écriture linguistique *en production*.

Outre ce double héritage et cet accompagnement, il nous faut signaler deux approches, toujours conjointes, présentes pour toute observation de manuscrits de linguistes.

L'historiographie linguistique est nécessairement présente, pour ne pas dire prégnante. Savoir, par exemple, que Meillet est l'héritier de Saussure et le maître de Benveniste, que Benveniste est l'héritier de Saussure, via Bréal et Meillet, que Meillet prend la suite de Bréal au Collège de France (voir ici même l'article « Le fonds Antoine Meillet »), etc., est un préalable à toute lecture des manuscrits¹³. Il va de soi, d'une part, que tout manuscrit doit être situé très précisément dans l'histoire des sciences du langage, et, d'autre part, que tout manuscrit est susceptible de nous renseigner sur l'histoire des idées linguistiques¹⁴.

Par ailleurs, *l'usage combiné du télescope et du microscope*, selon l'expression de Carlo Ginzburg¹⁵, s'avère toujours pertinent. Cela implique constamment une échelle d'observation variable et surtout la concomitance d'un point focal et d'un ensemble à multiples dimensions dans lequel ce point est pris. De là vient l'importance du détail en génétique (en linguistique, c'est l'évidence même), sur laquelle j'ai insisté dans de précédents travaux¹⁶ et dont je trouve confirmation dans le dernier ouvrage de Jean-Claude Milner, *Clartés de tout* :

Si l'on prend au sérieux la littéralisation, alors la pensée est, pourrait-on dire, à une lettre près. Qu'on en ajoute une, qu'on en retire une, cela peut faire la différence entre la justesse et le ratage. On admet cette exigence dans bien des domaines ... penser par détail n'empêche pas de conclure quand le moment est venu ; mais décider d'avance qu'on négligera les détails, c'est s'engager à coup sûr dans le premier borborygme venu. Voilà pourquoi je fonde mes méthodes sur le détail, et non sur le massif. ... Je ne dirais pas que la pensée par détails mène toujours à l'universel difficile, mais si penser par détails mène à l'universel, c'est nécessairement à l'universel difficile. Parce qu'il y a un fossé, une fracture entre ce qu'exige la pensée par détails et ce qu'exige l'universel dans sa version courante¹⁷.

On peut voir, ici, la confirmation de ce que cherchent les linguistes généticiens dans le dévoilement de repentirs parfois « minuscules » sur les manuscrits.

11. On peut citer la *Revue française de linguistique appliquée*, vol. XII-2, « Lexique et écrits scientifiques », dir. A. Tutin, décembre 2007 ; *Pratiques*, n° 135-136, « Questions de style », dir. A. Petitjean et A. Rabatel, décembre 2007 ; *Pratiques*, n° 143-144, « Écrits de savoirs », dir. M. Kara, décembre 2009 ; *Lidil*, n° 41, « Énonciation et rhétorique dans l'écrit scientifique », dir. F. Boch et F. Rinck, 2010.

12. Comme *Les Linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, dir. G. Siouffi et A. Steuckardt, Bern/New York, Peter Lang, 2007.

13. Voir Auroux, 2008.

14. En ce domaine une équipe est incontournable, l'équipe « Histoire des théories linguistiques ». Très dynamique, elle constitue un partenaire permanent pour nos travaux (<www.univ-paris-diderot.fr/sc/site.php?bc=recherche&n=FICHELABO&g=m&num=105C>).

15. Ginzburg, 2010, p. 14.

16. Voir en particulier, « Événements graphiques, genèse et énonciation. La question du détail et de l'imprévisible », dans *Critique génétique : concepts, méthodes, outils*, dir. O. Anokhina et S. Pétillon, éd. de l'IMEC, 2009, p. 147-159.

17. Jean-Claude Milner, *Clartés de tout. De Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, Lagrasse, Verdier, 2009, p. 31-33.

Forte de ces héritages, l'observation génétique et linguistique des manuscrits de linguistes reste une entreprise complexe. Cette complexité se déploie dans trois dimensions : la génétique analyse le *processus d'énonciation* dont les traces demeurent sur les manuscrits, la pratique linguistique analyse le linguistique ; cette linguistique génétique observe et glose le *discours théorique* des linguistes.

Prenons le passage suivant provenant de la page 16 (numérotée par Benveniste) du brouillon de l'article « Sémiologie de la langue¹⁸ » :

**Approche génétique
des manuscrits de
linguistes :
une complexité
puissance trois**

(16)

Ce qui rattache la linguistique à la sémiologie
 Il pose a/Au cœur de la définition du signe, Saussure
 est / posé au centre de la linguistique
 pose son caractère / ce principe que le signe linguistique
 D'une manière générale
 est "arbitraire". L'objet principal de la sémiologie sera "l'ensemble des systèmes fondés sur
 En conséquence
 l'arbitraire du signe".⁽¹⁶⁾ De ce fait, la langue
 dans l'ensemble des systèmes d'expressions, la
 précellence revient à la langue : "on peut...
 [...]

Le généticien transcrit et retrouve l'ordonnancement énonciatif avec ses ruptures et ses reprises. Il décomposerait ainsi les différentes étapes de l'écriture de la première phrase :

- 1) Il pose au cœur de la définition du signe,
- 2) Au cœur de la définition du signe, Saussure pose son caractère
- 3) Au cœur de la définition du signe, Saussure pose ce principe que le signe linguistique est « arbitraire »
- 4) Ce qui rattache la linguistique à la sémiologie est ce principe posé au centre de la linguistique que le signe linguistique est « arbitraire ».

Le linguiste constate l'hésitation du scripteur entre deux types d'énonciation : une énonciation dénomminative et *personnellement* active : « Il », « Saussure » et une énonciation de type scientifique, abstraite où la phrase prend la forme d'une vérité générale : « d'une

18. BnF, cote Pap or, boîte 45, env. 117, f° 18.

manière générale ». La rupture énonciative est visible : rature du pronom personnel et du nom de personne au profit d'une reprise avec sujet impersonnel « ce qui », « l'objet principal ».

Le généticien spécialiste du discours linguistique note que la linguistique saussurienne étant un acquis, elle a force de vérité scientifique. Benveniste n'a plus à la *nommer*, la citation de Saussure acte directement sa présence dans le discours¹⁹.

Le geste linguistique : écrire en langue pour traiter de la langue

Il est un fait, propre à l'écriture linguistique, qui passe inaperçu tant il va de soi. Le linguiste, pour traiter du fonctionnement de la langue, écrit... en langue. On nous répondra que tout écrit est en langue. Certes. Mais ce sur quoi je veux mettre l'accent est que le matériau même qui constitue l'outil d'observation et d'analyse – la langue en discours – est exactement le même matériau qui constitue l'objet d'analyse – la langue dans son fonctionnement ; un même matériau, de même nature, pour ce qui, dans toute autre situation, est nécessairement distinct.

Toutes les autres sciences ou disciplines utilisent la langue pour rendre compte d'un objet qui, s'il comporte du langage, n'est pas analysé en tant que constitué de langage. Les sciences dures écrivent les résultats de leur observation du réel qui, lui, n'est pas de même nature que le discours qui expose les résultats de l'analyse. Les sciences humaines ne peuvent se passer du discours, mais se proposent des objets distincts : faits, actes et comportements individuels ou sociaux, objets, terrains géographiques, quantifications statistiques, etc. Seul le discours linguistique se trouve dans une situation aussi resserrée. La fameuse formule de Lacan : « Il n'y a pas de métalangage », largement glosée, et sur laquelle nous n'allons pas nous arrêter²⁰, exprime, en ramassé, la situation dans laquelle est précipité le linguiste : celui-ci constitue, en objet exclusif de son investigation, la matérialité même du langage (la langue et le discours).

Lorsque la génétique s'applique aux formes plastiques, il est clair que l'objet d'analyse n'est pas de même nature que le discours produit. De même pour la musique. De même pour les sciences dures²¹. De même aussi pour la littérature où la génétique cherche à comprendre le processus d'écriture d'un « texte » dont l'objectif de départ n'est pas de théoriser. Lorsque la génétique linguistique s'applique au discours linguistique, elle tend à comprendre le fonctionnement de son propre fonctionnement.

Dans le champ des pratiques linguistiques, la génétique textuelle est un *ovni*, un mode de traitement non identifié. Or, elle permet une révolution épistémologique. De sources *utilitaires* (datation, édition d'inédit, précision, complément d'information), les manuscrits, dans ce champ de la linguistique, deviennent objets d'étude et de savoir, des *documents de genèse* complexes. L'enjeu n'est pas seulement d'ordre méthodologique, il est théorique : la visibilité de l'élaboration conceptuelle est de nature à modifier la compréhension des notions et concepts offerts dans le discours théorique publié. Comment se recompose par chaque modification l'économie énonciative de la textualité en train de se tricoter : regard

19. La note 16 de Benveniste indique la citation du *Cours de linguistique générale*, 4^e éd. p. 100.

20. Voir à ce sujet M. Arrivé, *Linguistique et psychanalyse*, Paris, Klincksieck, 1987, chap. II, p. 145-166, et *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, PUF, 1994, chap. II, p. 209-227.

21. Voir les *Genesis*, n° 14, « Architecture » (2000), n° 20, « Écriture scientifique » (2003), n° 24, « Formes » (2004), n° 28, « Cinéma » (2007), n° 31, « Composer » (2010).

au microscope du linguiste généticien ; comment cette linéarité recomposée construit un *discours* argumenté qui sera mis en situation et en confrontation avec d'autres discours : le regard télescopique du linguiste historiographe se déplace à différents niveaux.

De l'indicialité des habitus de travail

Le chantier des *papiers* de linguistes est à peine ouvert et on y a tout de suite reconnu une pertinence dans le repérage des habitus de travail.

Le caractère méthodique de Benveniste apparaît dans la façon dont il fait des listes de travaux à effectuer ; dans le fonds Benveniste du Collège de France se trouvent un très grand nombre de ces listes intitulées par exemple « Travaux à achever », « Articles à écrire », « Études à faire », « Articles promis », « Travaux à faire d'urgence », « Travaux à faire en rentrant à Paris 2 septembre 1968 »²², etc. Mais au-delà de cette macroplanification, les manuscrits de linguistes sont empreints d'une pragmatique scripturale : l'auteur *se comprend lui-même* grâce à des procédés très variés, sémiotiques, iconiques ou verbaux lui permettant de se repérer dans sa propre tâche d'écriture. Saussure a des habitudes scriptosémiotiques visibles sur ses manuscrits que décrivent les articles de D'Ottavi et Sofia dans ce numéro. Meillet, pour *rédigier* après les notes, partage ses grandes feuilles (type A4) en deux, dans le sens de la hauteur, afin de s'octroyer une marge destinée aux ajouts et modifications aussi importante que la part laissée au flux de la scription. Il tenait parallèlement des journaux de travail²³. Benveniste écrit toutes sortes de notes sur des supports tout venant et ne ménage aucune marge particulière sur l'espace du brouillon, les corrections, parfois nombreuses se font en surcharge ou en interligne.

Ces types d'éléments ne sont pas, en tant que tels, propres à l'écriture linguistique, ils ont été diversement identifiés dans des manuscrits littéraires. Cependant, la puissance de l'*organisation* du discours pour le discours théorique *produit* est telle que la question se pose de l'impact de ces habitudes de travail sur la mise en œuvre de la pensée. Il est difficile d'apporter une réponse, mais le généticien a tout intérêt à les connaître et à les reconnaître.

Quelques travaux rendent compte de la façon dont Benveniste fonctionne habituellement pour l'écriture d'un article²⁴. À peu de chose près, sont réunis, chaque fois, les mêmes éléments : des notes manuscrites, un premier brouillon manuscrit souvent suivi d'un deuxième brouillon mis au net avec instructions de mise en page, une dactylographie, un ou plusieurs jeux d'épreuves. La répétition de cette même suite d'éléments avant-textuels pour de nombreux articles permet d'inférer une fonctionnalité à chaque étape, sémiotiquement déterminable. Ainsi, comme nous le verrons plus loin, le passage des notes au brouillon est essentiel à la compréhension de l'élaboration théorique, car il représente un moment capital pour la textualisation proprement dite.

Or, l'observation – encore trop rapide et partielle – de l'ensemble des manuscrits d'Antoine Meillet²⁵ nous permet déjà de constater des analogies dans les habitus de travail des deux

22. Fonds Benveniste du Collège de France, CDF 28/18.

23. Voir dans ce numéro l'article sur le fonds A. Meillet.

24. Fenoglio, 2009a, 2009b, 2010.

25. Il s'agit du fonds Meillet du Collège de France aujourd'hui confié et consultable à l'IMEC (Institut Mémoires de l'Édition contemporaine, Caen), comme l'ensemble des archives du Collège de France.

linguistes : écriture de notes de formats et styles divers avant l'écriture en continu d'un brouillon d'article. Meillet est le maître de Benveniste²⁶ et si les habitudes de travail sont les mêmes chez le maître et chez l'élève, nous pouvons en inférer un effet de transmission. En ce sens, ces habitudes répétées et semblables d'un auteur à un autre constituent de véritables *habitus* culturels (au sens même de Bourdieu) pouvant devenir indices des conditions de construction du savoir linguistique.

Hors de ces *habitus* d'ordre général, d'autres éléments repérables dans les avant-textes linguistiques apparaissent particulièrement intéressants : la méta-discursivité, et ce que j'appellerai une « auctorialité de travail ».

1. Méta-discursivité linguistique en acte

La méta-discursivité est directement visible et repérable par les généticiens ; elle est graphique et verbale.

Il y a chez Saussure²⁷ réitération de signes méta-discursifs dont le plus présent est sans doute ce dessin du doigt pointé²⁸ qui intervient toujours pour désigner un passage à reprendre :

26. Dans le fonds Benveniste de la BnF se trouvent les notes que Benveniste prenait lors des cours de Meillet. Ces cahiers (type cahiers scolaires) n'ont pas encore été exploités.

27. Tous les fac-similés de manuscrits de Saussure présents dans cet article proviennent de l'ensemble « De l'essence double du langage » conservé à la Bibliothèque de Genève (BGE, Arch. de Saussure 372 et 372 bis).

28. Ce dessin représente la « manicule » typographique. Voir « De l'utilisation de "manicules" dans le manuscrit de "De l'essence double du langage" » d'Élodie Collin (texte non publié).

un équivalent, en quelque sorte, à « À noter : à reproduire tel quel » :

24 ① À noter : à reproduire tel quel
 Il existe dans la langue :
 — 1^o si on la prend à un moment
donne : ~~donne~~ non pas seule-
 = ment des signes, mais aussi des
 significations non séparables des signes, vu
 que ceux-ci ne méritent plus leur nom sans signifi-
 cation. En revanche, ce qui n'existe pas, ce sont a) les

ou à une autre expression comme « Ne pas sacrifier ».

Mais bien d'autres marques méta-énonciatives sont présentes comme : « (Brouillon) (Idée) » :

! (Brouillon) (Idée) 4 a
 — Pour une règle comme s'écrit n (sûrêna)
 l'élément ^{au point} ~~attendant~~ ne se trouve pas
 coïncider habituellement avec la fron-
 tière de 2 éléments morphologiques,

ou bien encore : « mauvais », « nouveau paragraphe », « Autre sujet », « Rédaction du principe posé plus haut », ou encore cet exemple remarquable avec la répétition successive de « capital », qui rappelle l'usage du même terme, à la même époque, par Proust²⁹.

29. Voir Florence Callu, « "Capital, capitalissime". Un mode de composition chez Marcel Proust », dans *Leçons d'écriture. Ce que disent les manuscrits*, Paris, Minard, 1985, p. 79-90.

Ce n'est pas la même chose de parler du rapport
 de la forme et de l'idée, ou du rapport de $\frac{a}{A}$ l'idée
 et de la forme : parce que si l'on prend pour base
 la forme ~~en~~ A on embrassera ^(+ exacte) un certain nombre
 d'idées a, b, c ; et que si l'on prend pour base l'idée a
 on embrassera ^(+ exacte) un certain nombre de formes,
 ~~A, B, C~~ Il y a donc le résidu b, c d'un part et B, C de
 l'autre (rapport $\frac{abc}{A}$) et que si l'on prend pour
 base l'idée a on embrassera 4 exacts en certain
 $a - 1$ (18)

T.S.V.P.

a aucun support d'obtenir le rapport ^{pour les points} sans qu'il y ait au moins deux points pour terme de la détermination ; mais 2° en réalité il n'y a aucune détermination ni de l'idée ni de la forme autrement que par leur expression positive ^{positive} laquelle qui sera exprimée dans ~~A~~ si l'on est resté au langage ~~A~~ de la base support, et ainsi la forme A est définie n'est déterminée par ^{bien} par a b c, & même par l'idée a n'est déterminée par pas A HZ. - Si maintenant ^{bien} on cherche on trouve ~~a~~ ^{bien} remarque qu'il n'y a donc aucun point de départ ou point de repère quelconque de la langue

La lampe et l'éclairage

Etat des rues de 221
mes rues, comparant
partiellement celles qui
viennent. 23/Jan 59

Tous les problèmes des rapports entre la langue et l'écriture sont renoués si l'on pose ce principe fondamental : l'écriture est une forme secondaire de la parole. C'est la parole transférée de

« État dernier de mes vues » marque très précisément, à la fois, une étape génétique (« état dernier ») et théorique (« corrigeant partiellement celles qui précèdent »).

Bien d'autres exemples seraient possibles, comme ceux-ci : « Rédaction première de l'article » ou bien « Pour mon article (version définitive) », qui proviennent d'un projet d'article non achevé sur « l'axiologie du langage » (voir ici même la rubrique *Inédit*) ou encore celui-ci, dans une note appartenant à l'ensemble sur le discours poétique (je souligne)³⁰ :

Quand on dit – *je l'ai dit moi-même ci-dessus quelque part* – que le poète emploie les mots du langage ordinaire, on succombe à une fallacie.

On y voit que cette méta-énonciation aux multiples formes présente, certes, dans d'autres types de manuscrits, comme les manuscrits littéraires fait ici partie de l'élaboration théorique, elle est partie prenante de la réflexion scientifique et de son ordonnancement : dans une vivacité parfois surprenante, le théoricien-critique est en dialogue permanent avec le linguiste-scripteur.

Le format de cette contribution ne nous permet ni de relever ni d'analyser toutes ces marques. Pour mener à bien ce travail qui reste à faire, nul doute que les travaux de J. Authier-Revuz sur « l'hétérogénéité montrée » en particulier, mais aussi sur la méta-énonciation, sur les « non-coïncidences du dire » et la « modalité autonymique » seront précieux³¹ :

... la modalité autonymique, dans l'énonciation, [...] introduit ponctuellement représentée, une double dimension de non-un : celle du *dédoublement* méta-énonciatif d'un énonciateur qui, en un point, ne fait plus « un » avec son dire, mais s'en écarte, pour l'objectiver et le décrire, depuis une position d'extériorité par rapport à celui-ci³²,

où l'écart s'avère nécessaire à l'autoréflexion qui entre, pour ce qui est des manuscrits de linguistes, dans le processus même de théorisation.

2. Auctorialité de travail

La présence, toujours repérable, de ces ensembles d'indices m'a poussée à forger une notion opératoire : celle d'auctorialité de travail. Elle correspond, pour une part, à un « style de genèse³³ » propre à tout scripteur-auteur, mais pas seulement. Cette notion nous permettrait d'attribuer un nom d'auteur à des manuscrits inédits et qui resteront, à jamais, *manuscrits*. Elle nous permettrait aussi de mettre en valeur la processualité énonciative, repérée comme possible composant de la *signature*, mais aussi de l'état d'avancée du travail élaboratif.

30. BnF, Pap or don 0429, env. 22, f° 22.

31. Voir en particulier « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRALV*, n° 26, 1982, p. 91-151 ; « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, n° 73, 1984, p. 98-111 ; « L'énonciateur glosateur de ses mots : explicitation et interprétation », *Langue française*, n° 103, 1994, p. 91-102, et son ouvrage de 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 1995.

32. J. Authier-Revuz, 1995, t. II, p. 803.

33. Je renvoie à Anne Herschberg Pierrot, « Style de genèse et style d'auteur », *Romantisme*, 2/2010 (n° 148), p. 103-113, <www.cairn.info/revue-romantisme-2010-2-page-103.htm> et *Le Style en mouvement*, Paris, Belin, 2005.

La génétique fait émerger la notion de *brouillon* par rapport à celle de « texte ». Ce point est essentiel. La raison la plus pertinente, dans ce domaine de l'écriture théorique, est que le rapport brouillon/texte permet d'optimiser la définition du texte, très spécifiquement d'établir, pour chaque publication, les conditions de possibilité de l'*autorité signataire* et du même coup de mettre en évidence l'*autorité collaborative* par rapport à l'auteur lui-même, dans le cas de publication posthume de manuscrit, par exemple. Et par conséquent de ne pas déclarer « texte » ce qui ne l'est pas encore³⁴ et d'indiquer, lorsqu'un texte est *établi*, les modalités strictes de son établissement.

Nous avons pu repérer chez Benveniste quelques traits, ainsi l'emploi réitéré de la formule « il ne s'agit pas de... mais de ». Trait stylistique discursif, au niveau de la textualisation, il marque une forme de raisonnement. Benveniste définit, d'abord en négatif, sa propre voie (*il ne s'agit pas de*) avant de la définir en positif (*mais de*) ; il la définit ainsi deux fois et satisfait son exigence de rigueur. Avant d'indiquer sa position scientifique (« il s'agit de »), il pose une position scientifique précédente : « il ne s'agit pas de », qui vient toujours en premier. À partir de cette position il réfléchit et avance. L'exemple suivant³⁵ est d'autant plus pertinent que l'on y voit Benveniste commencer par une autre formulation avant de raturer et de revenir à sa formulation habituelle :

langage vécu.

il ne s'agit pas de l'expérience racontée Il faut bien Prévenons ici tout malentendu. II l'expérience, consciente et décrite qui ne ne s'agit pas de décrire l'expérience, ce qui est une peut être que particulière, épisodique et consciente question simple une des choses entre mille autres toute que la langue peut décrire ce dont toute langue à volonté est capable mais tout au contraire de ne pas l'expérience la décrire, seulement de impliquée et d'une manière à la fois nécessaire et inconsciente. qui constitue le substrat des grandes catégories de toute langue et qui est inhérente à certaines formes linguistiques.

Chez Saussure, on rencontre dans le flux cursif de son écriture, des espaces laissés vides, jamais comblés : cette pratique bien connue est un trait idiosyncrasique qui signe une manière de travailler l'élaboration d'un texte³⁶. Le blanc, ce vide interruptif, ne serait jamais visible dans un texte édité. Dans la poursuite de son raisonnement, dans l'urgence d'écrire ce qu'il est en train de réfléchir, Saussure laisse la place pour les mots qui ne lui viennent pas tout de suite, comme sur ce folio (f. 3a), où trois « blancs » de différentes valeurs sont présents :

34. Je renvoie à mon article, 2012a, mais aussi aux nombreuses réserves qui ont été émises sur la publication des *Écrits de linguistique générale* de Saussure (dir. S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard, 2002), et en particulier à l'article, dans le présent volume, de K. Matsuzawa. Sur ce type de corpus de manuscrits sans texte final, voir l'article, dans ce numéro, de V. Chepiga.

35. Extrait du premier brouillon correspondant à l'article « Le langage et l'expérience humaine », BnF, Pap or 46, env. 139, f° 509.

36. Voir Claudine Normand, « Les blancs des manuscrits saussuriens », dans *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Paris, Ophrys, 2006, p. 79-112.

[Il y a ceci de primordial et d'inhérent à la nature du langage que par quelque côté qu'on essaie de l'attaquer, on ne pourra jamais découvrir d'individus, c'est à dire d'êtres]

(ou de quantités) déterminées / ~~des~~ ^{en} sur lesquels s'opère ~~ensuite~~ la généralisation. Mais il y a D'ABORD la généralisation, et il n'y a rien en-dehors d'elle : or comme la généralisation suppose ~~un critère~~, un point de vue qui sert de critère, ~~et~~ les premières et les plus ~~simples~~ ^{simples} entités dont peut s'occuper le linguiste sont déjà le produit d'une opération ~~de son~~ ^{latente de l'} esprit. ~~Adonc~~ Il en résulte immédiatement que tte la linguistique revient non pas ~~mais~~ ^{mais} matérielle-ment à la discussion ~~raie~~ ^{raie} des points de vue légitimes : sans quoi il n'y a pas d'objet.

Exemple. Si je choisis ~~pour à dessein~~ ^{pour à dessein} pr entrer dans l'étude du langage le procédé de simplification maximum, qui consiste à ~~à~~ ^à supposer que le langage soit une ~~succession~~ ^{succession}

(ou de quantités) déterminée ^{en} eux-mêmes sur lesquels s'opère ~~ensuite~~ la généralisation. Mais il y a D'ABORD la généralisation, et il n'y a rien en-dehors d'elle : or comme la généralisation suppose ~~un critère~~, un point de vue qui sert de critère, ~~[et]~~ les premières et les irréductibles plus ~~simples~~ entités dont peut s'occuper le linguiste sont déjà le produit d'une opération ~~de son~~ ^{latente de l'} esprit. ~~Nous~~ Il en résulte immédiatement que tte la linguistique revient non pas ~~mais~~ ^{mais} matériellement à la discussion ~~raie~~ ^{raie} des points de vue légitimes : sans quoi il n'y a pas d'objet.

Exemple. Si je choisis ~~pour à dessein~~ ^{pour à dessein} pr entrer dans l'étude du langage le procédé de simplification maximum, qui consiste à supposer que le langage soit une succession

Formats et types de discours

Si des travaux récents (évoqués plus haut) prennent pour objet de recherche la détermination linguistique de genres ou de types de discours, l'observation génétique permet de comprendre la construction discursive de ces types et des éléments qui les constituent.

Dans ce nouveau champ de recherches, un statut privilégié est accordé au genre emblématique de l'article. L'article est en effet un objet idéal : relativement facile à manier (moins de pages qu'un livre), il fait le tour d'une question, représente un ensemble, sinon clos du moins stabilisé avec suffisamment de cohérence et de cohésion pour être autonome, même s'il ouvre à une nouvelle question. Dans la pratique génétique inaugurée avec Benveniste, le genre de l'article a aussi permis d'engager une recherche sur un type de « dossier génétique » relativement cernable et complet³⁷.

Cependant, le développement des recherches sur Benveniste et l'ouverture d'autres dossiers de linguistes permettent d'accroître l'éventail des types d'écrits. L'observation de manuscrits couplée à l'analyse énonciative de la conceptualisation permet de découvrir une typologie de traits propres à tel ou tel genre d'écriture : écrire pour parler/enseigner (cours), écrire pour exposer oralement à ses pairs (communication), écrire à des spécialistes (article),

37. Voir le repérage des archives et brouillons correspondant aux articles des *Problèmes de linguistique générale* d'Émile Benveniste, à l'adresse suivante : <www.item.ens.fr/index.php?id=200861>.

écrire pour discuter (correspondance³⁸), écrire pour *rapporter*³⁹, écrire pour recueillir des données, écrire pour préparer un projet qui ne sera pas forcément réalisé⁴⁰. À ces types bien définissables, il faut ajouter les carnets de terrain qui contiennent des données éparses et parfois désordonnées et les recueils de données spécifiques, très repérables dans un dossier génétique, comme le recueil d'exemples tirés de la poésie de Baudelaire que l'on trouve dans l'ensemble de manuscrits portant sur le « discours poétique » de Benveniste⁴¹, où le linguiste expose un véritable programme de relevés de données en préparant une série de fiches semblables, à l'avance, dont tous les titres sont visiblement écrits au même feutre noir, alors que le remplissage se fait en différentes étapes marquées par l'utilisation de stylos différents ; ou bien ces recueils de notes et de données sur des petits carnets, avec titres portés sur certaines pages, tel « le dehors et le dedans »⁴². L'objectif est alors de pouvoir repérer la façon dont se constituent les différentes positions énonciatives tenues par le linguiste : celle du *professeur* qui transmet dans ses cours ses acquis de savant, celle du *chercheur* qui tâtonne, développe des domaines dont les résultats n'ont pas encore été stabilisés en article, celle du théoricien qui écrit et publie un article ou un livre dans lequel il explicite ses concepts.

Nous avons pu étudier⁴³ de cette façon, très précisément, la façon dont Benveniste, partant de notions héritées et séparées de « sémiotique » et de « sémantique » arrive à construire un nouvel objet théorique, le couple conceptuel *du* « sémiotique » et *du* « sémantique », qui va lui permettre de « dépasser Saussure » en traitant linguistiquement non plus seulement du signe, mais de la phrase et, cela, selon différents formats d'écriture : les notes pour sa conférence au premier symposium de sémiotique (Varsovie, août 1968), les notes pour son cours au Collège de France (1967-1968 et 1968-1969), les notes et brouillon de son article « Sémiologie de la langue ».

Une telle étude fait apparaître une habitude de travail plus *circulante* que celle qui transparaît dans les dossiers spécifiques à chaque article, très importante pour le savoir sur l'écriture scientifique : les notes circulent d'un dossier à l'autre. À l'intérieur de l'ensemble des notes préparatoires au symposium, nous trouvons dans leur sous-chemise les notes préparatoires pour le cours du 18 décembre 1967 sur le même thème. Benveniste teste ses hypothèses en les explicitant en cours, il les offre à la discussion de ses pairs dans une communication, il les expose définitivement dans l'article.

Ce travail comparatif, très heuristique du point de vue épistémologique, est, à ce jour, à peine ébauché mais on peut inférer que les résultats obtenus seront essentiels tant pour la

38. Voir, ici même, l'article de V. Muni Toke sur la correspondance Pichon-Tesnière.

39. Voir, par exemple le « Rapport national de conjoncture » de 1960 pour le Centre national de la recherche scientifique, rédigé par Benveniste.

40. Voir ici même les articles de Matsuzawa sur Saussure et de Chepiga sur Tesnière.

41. Fonds Benveniste de la BnF, cote : Pap or Don 0429. Voir l'édition qu'en a fait C. Laplantine (*Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011) et pour une lecture critique de cette édition, Fenoglio, 2012a.

42. Fonds Benveniste du Collège de France, cote CDF 28/18.

43. L'étude précise de la façon dont un même objet théorique (le couple conceptuel « sémiotique/sémantique ») est *traité* selon divers genres et formats d'écriture scientifique a fait l'objet d'un article de l'équipe « Génétique et théories linguistiques » de l'ITEM : V. Chepiga, Y. Eguchi, I. Fenoglio, J. Lefebvre, « Trois types discursifs pour une seule problématique théorique. Le couple conceptuel "sémiotique/sémantique" dans les manuscrits d'Émile Benveniste », CMLF, 2012 (<www.ilf.cnrs.fr>).

compréhension linguistique selon les genres, que du point de vue épistémologique concernant la textualisation conceptuelle.

L'examen génétique des manuscrits de linguistes fait apparaître les processus très intriqués de scription et de pensée ou... de pensée et de scription, et donne à voir comment se processualisent les activités scripturales de théorisation et de conceptualisation.

L'espace-temps de l'invention de la pensée : le passage des notes au brouillon

L'ampleur du fonds Benveniste offre la possibilité d'utiliser le télescope à différents niveaux. J'ai pu ainsi établir, à partir de plusieurs dossiers, une typologie des notes de travail⁴⁴ : support d'interrogation méthodologique ; support de mémoire ; espace de mise à l'épreuve d'une notion ; lieu de formation de la pensée théorique. J'ai continué de développer cette typologie avec le lourd dossier sur « le discours poétique », en constatant le rôle joué par le recueil des données. Sans texte définitif (ni brouillon, ni mise au net, *a fortiori* aucun texte publié) qui nous permettrait de dire l'état exact d'avancée par rapport à ce que le scrupuleux Benveniste aurait rédigé, nous avons tenté d'ordonner le *désordre* archivistique de ces notes en deux rubriques : les notes constituant des relevés de données sur les textes de Baudelaire et les notes réflexives (directement liées à la poésie de Baudelaire ou relevant d'une tentative de formulation théorique générale pour le discours poétique). Benveniste y parle lui-même de « données », ou de « relevé » : « Relevé que je crois complet », « J'ai abandonné ce relevé qui ne semble pas démonstratif... ». Cette typologie, issue d'une étude monographique, est *reconnaissable*, du moins dans ses grandes lignes, dans d'autres fonds.

Une particularité remarquée chez Benveniste, que j'ai appelée « rumination »⁴⁵, semble aussi se retrouver ailleurs, en particulier chez Saussure. Le contenu d'une note est repris dans plusieurs folios, testant des terminologies ou des rapprochements, reprenant inlassablement la même *idée*, sous d'autres énoncés. La « rumination » marque à la fois l'hésitation et l'insistance, hésitation dans la recherche de la formulation la plus adéquate, insistance de la pensée qui fraye son chemin : tous les éléments essentiels sont conservés, repris et circulent, mais l'ensemble avance vers un fil discursif décanté et ordonné. Les notes préparatoires *réfléchissent* les éléments qui constitueront l'enjeu du discours théorique de l'article : son cadre et sa problématique.

Benveniste a gardé toutes ses notes (de même, Meillet). Même après la rédaction de l'article, les notes sont conservées. Pourquoi ? Une raison pratique s'impose : les réflexions, les mises au point, les références portées sur les notes pouvaient servir à l'écriture d'un autre projet. Mais cela ne suffit pas ; l'écriture sûre et cursive dont témoignent les brouillons pourrait nous induire à penser que les notes, une fois récupérées dans l'écriture du brouillon,

**Un matériau
épistémique :
théoriser,
conceptualiser,
textualiser**

44. « Les notes de travail d'Émile Benveniste », dans *Langage & Société*, n° 127, 2009, p. 23-49.

45. Rappelons l'expression de Flaubert, « ruminer Hérodiad », qui a donné son titre à un article : A. Grésillon, J.-L. Lebrave, C. Fuchs, « Flaubert : "Ruminer Hérodiad". Du cognitif-visuel au verbal-textuel », dans *L'Écriture et ses doubles : genèse et variation textuelle*, dir. D. Ferrer, J.-L. Lebrave, Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 27-109. Pour ma part, j'utilise le terme « ruminer » comme désignant, selon Le Robert, « Repasser une chose dans son esprit, soumettre plusieurs fois à l'attention ».

sont inutiles. Pourquoi les garde-t-il ? Parce que c'est le lieu où il pense, réfléchit, organise, s'informe ; le linguiste y apprivoise, en le ruminant, ce qu'il est train de découvrir. Il s'agit d'un espace stratégique où l'idée prend lieu, place et forme, où la pensée naît parce qu'elle s'inscrit. Un brouillon ne peut être configuré comme tel que par rapport à un écrit déterminé qui le suit ou qui l'aurait suivi. Le terme *brouillon* désigne, en effet, par-delà la matérialité qu'il représente, l'actualisation d'une *place dans un processus*. Il n'y a de brouillon que d'un projet de texte à venir et le brouillon ne vient généralement qu'après des notes préparatoires, même si une part de celles-ci peuvent accompagner tout le processus. De fait, dans le processus d'écriture, le plus intéressant est le passage entre les notes et le brouillon. Comme si, dans la reprise rédactionnelle des notes, tout s'écrivait à la fois synthétiquement et progressivement, le brouillon est généralement écrit d'une seule traite, sur un ensemble de mêmes feuilles qui se suivent et qui sont numérotées au fur et à mesure par Benveniste.

Dans les notes, Benveniste pense-écrit : il crée, il ouvre un « problème » et pose ses remarques et ses étonnements ; il ne s'agit pas d'une ébauche de la pensée, mais d'une *inscription de pensée*. Dans le brouillon, il formule, il *discourt* ses hypothèses et ses conclusions. Autrement dit, dans les notes, il pense et rumine pour circonscrire son objet et trouver l'expression de ses concepts ; dans le brouillon, il est dans la visée directe de l'écriture théorique exposant son objet pour les autres. Benveniste cherche alors l'expression la plus appropriée en vue du lecteur de son article. Dans l'espace-temps des notes, il *pense* ; dans l'espace-temps du brouillon, il *écrit* pour la lecture des autres et c'est pourquoi c'est le brouillon que Benveniste *titre et signe*.

Les lieux de travail intense dans le flux d'écriture

Dans tout ensemble de manuscrits, le généticien peut être confronté à des *nœuds* de repentirs dont il expérimente la complexité lors de la transcription. On y constate, en général, l'intrication extrême entre la scription, la lecture et la relecture du déjà écrit.

Observons ce premier folio du brouillon de « Sémiologie de la langue⁴⁶ » d'Émile Benveniste :

46. BnF, Pap or, boîte 45, env. 117, f° 3.

Sémiologie de la langue

La sémiologie aura beaucoup à faire
rien que pour voir où se limite
son domaine.
Ferdinand de Saussure ①

Depuis que ces deux génies antithétiques,
Peirce et Saussure, ~~ont en complète~~ ^{ont en complète} ignorance
l'un de l'autre et ~~environ~~ ^{environ} le
même temps, ^② conçu la possibilité d'une
science des ~~signes~~ ^{signes} et travaillé
à l'instaurer, un grand problème a
surgi ~~qui n'a pas encore pris~~ ^{qui n'a pas encore reçu}
sa forme précise, n'ayant même pas été posé clairement, ~~parce~~
~~qu'il n'a jamais été abordé de front ni~~ ^{parce}
~~qu'il n'a pas encore été dans la confusion qui règne encore~~
~~même posé clairement~~ ^{sur ce domaine : quelle est la}
place de la langue parmi les systèmes
de signes ? ^{Sémiotique}

Peirce, reprenant ~~à John Locke la~~ ^{à John Locke la}
dénomination Σημειωτική ~~pour une science~~
des signes et des significations à partir de la logique
conçue ~~comme science du langage~~ ^{elle-même}, s'est
adonné toute sa vie à l'élaboration de ce

Sémiologie de la langue

2

La sémiologie aura beaucoup à faire
rien que pour voir où se limite
son domaine.

Ferdinand de Saussure ①

Depuis que ces deux génies antithétiques,
ont en complète
Peirce et Saussure, ~~dans la pleine~~ ^{environ} ignorance
l'un de l'autre et ~~à peu près dans le~~ ^{environ}
même temps, ^② conçu la possibilité d'une
science des ~~sciences~~ ^{signes} et travaillé
à l'instaurer, un grand problème a
surgi ~~qui n'a pas encore pris~~ ^{qui n'a pas encore reçu}
~~dans la [ill.]~~ ^{toujours instant} ~~parce~~
sa forme précise, n'ayant même pas été posé clairement, ~~parce~~
~~qu'il n'a jamais été abordé de front ni~~ ^{parce}
~~qu'il n'a pas encore été dans la confusion qui règne encore~~
~~même posé clairement~~ ^{sur ce domaine : quelle est la}
place de la langue parmi les systèmes
de signes ? ^{Sémiotique}

sous la forme ^{Sémiotique}
comme ^{Sémiotique}
Peirce, reprenant ~~à John Locke la~~ ^{à John Locke la}
dénomination Σημειωτική ~~pour une science~~
des signes et des significations à partir de la logique
elle-même /
conçue ~~comme science du langage~~ ^{elle-même}, s'est
adonné toute sa vie à l'élaboration de ce

Du côté de la *semiosis* des graphismes, on note les différentes formes de ratures, de marques d'insertion, les ajouts dans un ajout précédent, les appels de notes, les soulignements, les surcharges. Du côté des opérations de modifications énonciatives, on remarque essentiellement des substitutions et quelques ajouts. Il est immédiatement visible que Benveniste bute ici sur des hésitations formelles infinies. Or, nous sommes à l'étape du brouillon, étape à laquelle Benveniste, en général, écrit de façon fluente. Pourquoi hésite-t-il sur des formulations relativement équivalentes, lui qui écrit si facilement ? Parce que la question qu'il pose et qui est là inchangée dès le premier jet : « quelle est la place de la langue parmi les systèmes de signes ? », est la question qui va lui permettre d'avancer par rapport à Saussure. L'enjeu est donc pour lui très important. Saussure place la langue au sein de la sémiologie, science générale des signes. Benveniste, lui, va placer la langue comme « interprétant » de tout autre système de signes.

La troisième relation entre systèmes sémiotiques sera dénommée RELATION D'INTERPRÉTANCE. Nous désignons ainsi celle que nous instituons entre un système interprétant et un système interprété. Au point de vue de la langue, c'est le rapport fondamental, celui qui départage les systèmes en systèmes qui articulent, parce qu'ils manifestent leur propre sémiotique, et systèmes qui sont articulés et dont la sémiotique n'apparaît qu'à travers la grille d'un autre mode d'expression. On peut ainsi introduire et justifier ce principe que la langue est l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques. Aucun autre système ne dispose d'une « langue » dans laquelle il puisse se catégoriser et s'interpréter selon ses distinctions sémiotiques, tandis que la langue peut, en principe, tout catégoriser et interpréter, y compris elle-même⁴⁷.

47. « Sémiologie de la langue », dans *Problèmes de linguistique générale*, t. II (désormais PLG2), Paris, Gallimard, 1974, p. 61-62.

On peut inférer que cette fébrilité, marquée en repentir sur le manuscrit, situe exactement son espace théorique à lui : il va résoudre, lui Benveniste, « le grand problème » « qui n'a jamais été abordé de front », « qui n'a pas encore été posé clairement », « qui n'a pas encore pris/reçu sa forme précise ». Ni les « deux génies », ni la question n'ont été raturés ni hésités. Seule la place théorique de Benveniste est marquée par un trouble graphique.

Nous aurions pu effectuer le même type d'analyse chez Saussure⁴⁸.

La conceptualisation par la recherche terminologique

Benveniste commence ainsi son bel article « Genèse du terme “scientifique” » :

La constitution d'une terminologie propre marque dans toute science l'avènement ou le développement d'une conceptualisation nouvelle, et par là elle signale un moment décisif de son histoire Une science ne commence d'exister ou ne peut s'imposer que dans la mesure où elle fait exister et où elle impose ses concepts dans leur dénomination⁴⁹.

Lorsqu'on circule à l'intérieur de l'œuvre d'un auteur, il est relativement aisé de constater l'évolution du discours ; les textes publiés informent sur le cheminement ouvertement accepté par l'auteur. Mathieu Valette a ainsi fait la genèse des concepts chez Gustave Guillaume (Valette, 2006), Aya Ono a entrepris la même démarche pour la notion d'énonciation chez Benveniste (Ono, 2007). L'observation génétique nous apporte beaucoup plus : elle pointe des mises de côté, des émergences avortées, des reprises, plus ou moins lointaines, de formulations, de réflexions qui en disent long sur le processus d'élaboration d'un discours et sur la construction de la pensée conceptuelle. Ainsi la notion d'« appareil » et même d'« appareil formel » chez Benveniste circule bien avant l'écriture de « L'appareil formel de l'énonciation », mais restera cachée dans les brouillons (Fenoglio, 2011).

Les notions et les concepts sont matérialisés par des termes. J'ai pu montrer⁵⁰ par quel processus génétique et énonciatif le mot commun « expérience » devenait, dans l'avant-texte de l'article « Le langage et l'expérience humaine⁵¹ », une notion théorique. La difficulté est de choisir un terme de la langue commune pour désigner, représenter une notion spécifique ayant poids de concept dans un discours théorique⁵².

Arrêtons-nous, ici, sur le terme *discours*, dont Benveniste fait un véritable concept et qui est, en linguistique générale, son héritage majeur :

En conclusion, il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue. Ce dépassement se fera par deux voies : – dans l'analyse intralinguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signification, celle du discours que nous appelons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera sémiotique ;

48. Voir Fenoglio, 2013.

49. « Genèse du terme “scientifique” », dans *L'Âge de la science*, n° 1, 1969, repris dans *PLG2*, 1974, p. 246.

50. Fenoglio, 2009b et 2010.

51. *Diogène*, n° 51, Paris, Gallimard, 1965, repris dans les *PLG2*, 1974, p. 66-78.

52. Franck Neveu (2007b, p. 138) note « l'impossibilité de stabiliser les acceptions lorsque l'on a affaire à des termes issus de la langue commune » dans l'usage du métalangage linguistique.

– dans l’analyse translinguistique des textes, des œuvres, par l’élaboration d’une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l’énonciation⁵³.

Parfois « parole » le devance dans l’inscription, parfois c’est « langue ». Ces substitutions indiquent les difficultés terminologiques de l’invention conceptuelle propres à la création théorique, comme dans cette page du brouillon de « L’appareil formel de l’énonciation⁵⁴ », où la substitution de « discours » à « parole » ne peut passer inaperçue.

Le mécanisme de cette production/ autre
discours apparaît le / est un / aspect majeur
du même problème. L’énonciation suppose la
conversion individuelle de la langue en discours.
Ici la question – très difficile et peu étudiée
encore – est de voir comment le « sens » se
forme en « mots », et dans quelle mesure on
peut distinguer entre les deux notions et dans
l’énonciation. C’est la sémantisation

Le mécanisme de cette production/ autre
discours apparaît le / est un / aspect majeur
du même problème. L’énonciation suppose la
conversion individuelle de la langue en discours.
Ici la question – très difficile et peu étudiée
encore – est de voir comment le « sens » se
forme en « mots », et dans quelle mesure on
peut distinguer entre les deux notions et dans

Dans une note appartenant à l’ensemble du « discours poétique⁵⁵ », manuscrits dans lesquels il part de l’héritage de Saussure (signifiant/signifié) pour innover en spécifiant un type de discours (évoquant/évoqué, iconisant/iconisé), une rature – réitérée trois fois – permet la substitution de « discours » à « langue » et prend ainsi force de décision théorique :

Discours
Le discours poétique est une langue
émotionnelle, elle procède de l’émotion
et tend à la susciter.
De là plusieurs caractères fondamentaux :
I Discours qui ne s’adresse effectivement à aucun
partenaire, mais à des entités :
Dieu, la nature, le lecteur, l’aimée etc.
II L’auteur du discours n’attend au-
cune réponse, sauf de
lui-même, et qui doit mettre
le lecteur dans le même état
d’interrogation et d’attente.

Discours
Langue poétique
Discours discours
La langue poétique est une langue
il
d’émotion, elle procède de l’émotion
et tend à la susciter.
De là plusieurs caractères fondamentaux :
I Discours qui ne s’adresse effectivement à aucun
aucun partenaire, mais à des entités :
Dieu, la nature, le lecteur, l’aimée etc.
II L’auteur du discours n’attend au-
cune de réponse, sauf de
lui-même et qui doivent mettre
le lecteur dans le même état
d’interrogation et d’attente.

53. « Sémiologie de la langue », dans *PLG2*, Gallimard, 1974, p. 66 (1^{re} éd., *Semiotica*, 1969).

54. BnF, Pap or, boîte 51, env. 198, f° 456.

55. BnF, Pap or 0429, env. 15, f° 5.

Nous aurions pu, dans un cadre plus étendu que cette contribution, suivre chez Saussure la façon dont il passe de la notion d'« élément premier » à celle de « signe-idée », en passant par celle de « fait de langue », et entrer au cœur d'un processus de réflexion épistémologique qui aboutira à « signifiant/signifié⁵⁶ ».

Seul le repérage de ces unités de travail autour d'un terme nous permet de comprendre le processus de conceptualisation durant l'écriture linguistique théorique.

Transmettre : genèse d'une formulation théorique

Benveniste a consacré huit cours au Collège de France au thème « Langue et écriture⁵⁷ ». Nous y trouvons des feuillets extrêmement importants dont je tente ici la présentation génétique : trois notes éparses détachées, puis une rédaction continue sur six feuillets. Pour tout spécialiste de l'écriture, ces magnifiques manuscrits sont particulièrement appropriés.

Dans la première note (f° 166), le linguiste est aux prises avec sa propre compréhension du phénomène qu'il se propose d'expliciter. La note est très schématique : des mots, des flèches, un dessin puis une seule phrase :

voix → oreille
voix₁ → main₁ → œil₂ → voix₂ → oreille₁

I voix₁ → oreille₂ = comprendre
remplacé par main₁ → œil₂ = lire
mais ce "lire" est le "lire" des yeux
(v. perse pati purs)

Ce schéma d'autocompréhension n'a rien à voir avec, par exemple, la reproduction de pictogrammes pour illustrer son cours et qu'il dessinera au tableau⁵⁸.

Dans la deuxième note (f° 216), la verbalisation reste élémentaire, mais les phrases inscrivent, dans une progression régulière, les implications du schéma :

56. Voir Fenoglio, 2013.

57. Du Cours 8 (3 février 1969) au cours 15 (24 mars 1969) ; BnF, Pap or, boîte 40, env. 80. Voir son édition, Coquet et Fenoglio, 2012, chap. II, p. 89 à 135.

58. Voir Coquet et Fenoglio, 2012, p. 99 et 103.

229
216

La voix est instrument de la phonè
 La main est instrument de la graphè

L'oreille est récepteur de la phonè
 L'œil est récepteur de la graphè

Le rapport voix ~ oreille est remplacé
 par le rapport main ~ œil.

Le processus complet sera théoriquement celui-ci :

voix → main → œil → voix → oreille
 émetteur émetteur récepteur convertisseur émetteur récepteur

message(+)
 relai

La communication voix ~ oreille est
relayée par mécanisme voix ~ main
 main ~ œil
 œil

celui-ci simplifié en main - œil

On peut remarquer que les phrases sont toutes sur le même modèle : minimales, avec pour seul verbe, *être* au présent de l'indicatif. Une synthèse à la fois verbale et graphique vient clore le cheminement explicatif. Mais le discours n'est pas encore *rédigé*.

Une troisième note (n° 215) marque l'étape de rédaction : les deux notes précédentes, schématiques, sont rédigées :

229
215

La main, instrument créateur
 de tout l'outillage matériel, est
 ici l'auxiliaire de la parole.
 L'écriture est de la parole
 convertie par la main en
 signes parlants. La main et
 la parole se tiennent comme
 par l'invention de l'écriture. La
 main prolonge la parole.

Mais le couple parole : oreille
 est remplacé par le couple main : œil.
 en tant qu'il figure l'émetteur
 et le récepteur de la voix.
 [Non, le mécanisme de la voix
 n'est pas la main, mais l'inscription]

La main, instrument créateur
 de tout l'outillage matériel, est
 ici l'auxiliaire de la parole.

L'écriture est de la parole
 convertie par la main en
 signes parlants. La main et
 la parole se tiennent comme
 dans l'invention de l'écriture. La
 main prolonge la parole.

Mais le couple parole-oreille
 est remplacé par le couple main - œil
 en tant qu'il figure l'émetteur
 et le récepteur.

[Non le symétrique de la voix
 n'est pas la main, mais l'inscription]

Suivent alors un ensemble de six feuillets parfaitement rédigés qui serviront de support à l'énonciation du cours au Collège de France. Nous ne montrons, ici, que les trois premiers, qui reprennent le contenu des notes ci-dessus :

La langue et l'écriture

Tous les problèmes des rapports entre la langue et l'écriture sont renouvelés si l'on pose ce principe fondamental : l'écriture est une forme secondaire de la parole. C'est la parole transférée de l'ouïe à la vue : la parole, seulement auditive, devient l'écriture, seulement visuelle.

Tout s'explique par ce principe que l'écriture est encore la parole, sous une forme secondaire.

1) On peut établir une corrélation entre type de langue et type d'écriture : langue à signes fixes et écriture à signes fixes (chinois) ; ni le signe ni le caractère ne sont décomposables. En cas d'ambiguïté phonique, la graphie intervient pour la suppléer. — langue à signes variables et écriture à signes (formellement) variables ; en effet c'est seulement l'écriture alphabétique qui peut restituer la configuration exacte de la phonie des signes et par suite produire visuellement les variations de signe (variations morphologiques : de marche à marchons, marcha, marchez, etc. avec identité du segment march- et variation de ce qui suit).

La langue et l'écriture

État dernier de mes vues, corrigeant partiellement celles qui précèdent. 23/Févr. 69

Tous les problèmes des rapports entre la langue et l'écriture sont renouvelés si l'on pose ce principe fondamental : l'écriture est une forme secondaire de la parole. C'est la parole transférée de l'ouïe à la vue : la parole, seulement auditive, devient l'écriture, seulement visuelle.

Tout s'explique par ce principe que l'écriture est encore la parole, sous une forme secondaire.

1) On peut établir une corrélation entre type de langue et type d'écriture : langue à signes fixes et écriture à signes fixes (chinois) ; ni le signe ni le caractère ne sont décomposables. En cas d'ambiguïté phonique, la graphie intervient pour la suppléer. — langue à signes (formellement) variables et écriture à signes (formellement) variables : en effet c'est seulement l'écriture alphabétique qui peut restituer la configuration exacte de la phonie des signes et par suite produire visuellement les variations de signe (variations morphologiques : de marche à marchons, marcha, marchez, etc. avec identité du segment march- et variation de ce qui suit).

2) L'écriture se manifeste comme une forme secondaire de la parole en ce qu'elle comporte les deux propriétés, sémiotique et sémantique, caractéristiques du discours, et du discours seul (ou de l'expression linguistique seule, en face des autres systèmes sémiotiques).

Il est clair que l'écriture ne pourrait court-circuiter la parole (= exprimer par des moyens entièrement distincts, non homologues à la parole) ; elle doit « suivre » la parole, et cela bien évidemment, puisqu'elle n'est pas autre chose qu'une forme de la parole.

2) L'écriture se manifeste comme une forme secondaire de la parole en ce qu'elle comporte les deux propriétés, sémiotique et sémantique, caractéristiques du discours, et du discours seul (ou de l'expression linguistique seule, en face des autres systèmes sémiotiques).

Il est clair que l'écriture ne pourrait court-circuiter la parole (= exprimer par des moyens entièrement distincts, non homologues à la parole) ; elle doit « suivre » la parole, et cela bien évidemment, puisqu'elle n'est pas autre chose qu'une forme de la parole.

3) Dans sa destination 'naïve' ou 'primitive',
l'écriture est censée parler : les lettres
ou messages, enso-bab. comportent cet intitulé
à l'impératif : "Dis à Untel !" La lettre est
une parole. – Les inscriptions perses s'adressent
personnellement à celui qui les lira : "toi
qui lira ceci", et le verbe "lire" (pati-pis)
signifie "questionner, s'adresser en interrogeant",
le texte étant "parlant" à sa manière.
Il faudrait une théorie du discours rapporté
(dit 'discours indirect'), qui saurait le discours
secondaire par rapport au discours primaire
du locuteur.
Notion très intéressante de épeler, angl. Spell
all. buchstabieren : à la fois prononcer les lettres et les
orthographier ; c'est la même opération à la fois
phonique et graphique.

3) Dans sa destination 'naïve' ou 'primitive',
l'écriture est censée parler : les lettres
ou messages assyro-bab. comportent cet intitulé
à l'impératif : "Dis à Untel !" La lettre est
une parole. – Les inscriptions perses s'adressent
personnellement à celui qui les lira : "toi
qui lira ceci", et le verbe "lire" (pati-pis)
signifie "questionner, s'adresser en interrogeant",
le texte étant 'parlant' à sa manière".

Il faudrait une théorie du 'discours rapporté'
(dit 'discours indirect'), qui serait le 'discours
secondaire' par rapport au 'discours primaire'
du locuteur.

Notion très intéressante de épeler, angl. Spell
all. buchstabieren à la fois prononcer les lettres et les
orthographier ; c'est la même opération à la fois
phonique et graphique.

Nous pouvons suivre les éléments schématiques des fiches non seulement rédigés, mais aussi développés. Le schéma d'autocompréhension s'est progressivement mué en *exposé pédagogique* point par point et en affirmation théorique : « l'écriture est une forme secondaire de la parole ». Il reste au linguiste à l'exposer, oralement, à ses auditeurs.

J'ai un temps pensé que les manuscrits constituaient une « ombre portée » sur le texte et que celle-ci permettait « une re-lecture densifiée » de la publication⁵⁹. Je n'utiliserai plus cette métaphore de l'ombre aujourd'hui ; certes, elle indique que la dimension et la puissance des manuscrits existants changent selon la lumière – le point de vue – sous laquelle ils sont observés. Mais les manuscrits constituent le réel des couches, à la fois superposées et intriquées, maintenues sous le permafrost gelé du texte théorique qui, lui, est reproduit, analysé, mais dans la seule dimension de sa surface plane, visible, lisible ; clos sur sa cohérence.

Les manuscrits préparatoires à un texte linguistique en augmentent les dimensions : matériellement, car il y a ainsi plus de discours – matériau à la fois objet et outil d'observation du linguiste – mais aussi transversalement. Déplier les couches, désintriquer les époques d'écriture permet de reconstituer la formation des idées et leur circulation. La prudence éditoriale – prudence vis-à-vis des pairs, prudence vis-à-vis de l'autoperception de sa pensée, prudence vis-à-vis de la rigueur nécessaire à l'énonciation théorique – ôte, du texte lissé destiné à la lecture et à l'étude, le vivant de l'intrication des mots et de la pensée. J'avancerai, ici, que quelqu'un comme Benveniste avait conscience de cela. D'une part il a gardé ses manuscrits : notes, brouillons, dactylographies et parfois épreuves. Mais plus que cela, il

Conclusion :
une genèse
performative de la
pensée théorique

59. Fenoglio, 2011, p. 300.

lègue tout cela à la BnF, c'est-à-dire aux chercheurs. Ce legs réfléchi et prémédité confirme la clairvoyance d'une conscience auto-épistémologique chez lui. Benveniste a compris l'importance des archives et de la façon dont elles permettent la recherche ; il était conscient de conserver les traces de l'élaboration d'une pensée.

Prenons un dernier exemple chez Saussure⁶⁰ ; on y voit affirmée, performativement, à la faveur de deux substitutions, la fonction de l'écriture théorique où un changement de mot implique un changement total de point de vue et de perspective :

59. 36 (5)
 Éternellement donc le grammairien
 ou le linguiste ~~prend pour~~ ^{concrète} ~~entité~~
~~concrète~~ nous donne pour entité
 concrète, et pour entité absolue
 servant de base à ses opérations,
 l'entité abstraite et relative qu'il
 vient ~~de dégager~~ ^{d'inventer} dans un chapitre
 précédent.
 Immense cercle vicieux, qui
 ne peut être brisé qu'en se souvenant
 clairement ~~concrète~~ ^{concrète} ~~une fois pour toutes~~
~~de tout de suite de toute histoire~~
~~de la linguistique hors de la détermination~~
~~de la parole ou~~

éternellement donc le grammairien
 ou le linguiste ~~prend pour~~ ^{concrète} ~~entité~~
 concrète nous donne pour entité
 concrète, et pour entité absolue
 servant de base à ses opérations,
 l'entité abstraite et relative qu'il

^{d'inventer}
 vient ~~de dégager~~ dans un chapitre
 précédent.

Immense cercle vicieux [...]

Les deux substitutions correspondent au même basculement ; le linguiste passe d'une position positiviste (« prend pour », « dégage » une entité – il pense que cela reflète la réalité), à un point de vue épistémologique : tout se passe dans le discours scientifique du linguiste, qui « nous donne pour entité » l'entité qu'il vient « d'inventer » dans et par son discours réflexif. Les deux substitutions, manifestant à la fois une hésitation et un choix, réorientent l'énonciation. Deux possibles de discours sont écrits : un discours de type positiviste, et un discours se réaccordant à une prise en considération distancée de la fonction du linguiste.

À l'issue de ce parcours, je pense pouvoir affirmer que l'ouverture des manuscrits de linguistes est *nécessaire* à la linguistique théorique et historique. Ce qu'on y trouve permet de comprendre l'enjeu ultime de la théorie travaillée : accroître le savoir, augmenter ses potentialités heuristiques. Le rapport du manuscrit linguistique au texte publié est un rapport de dévoilement constitutif du développement de la lecture dont le but est l'amplification critique du savoir.

Faut-il lire les manuscrits pour comprendre les théories ? Oui. Et là se trouve peut-être la différence avec les textes littéraires. Les manuscrits littéraires n'ont pas le même statut

60. *Op. cit.*, f. 3b(5).

que l'œuvre publiée correspondante. La génétique qui s'y applique est séparée de l'objectif premier de la littérature, la lecture, et de son effet direct sur le lecteur. Il y a une autosuffisance du texte littéraire par sa fonction essentielle – la lecture – alors que la fonction essentielle du texte théorique est la compréhension et son utilisation pour une avancée conceptuelle toujours en cours. Comprendre la construction d'une notion théorique dans l'œuvre publiée exige, potentiellement, d'aller en chercher la genèse dans les manuscrits. Cela signifie-t-il que le manuscrit linguistique est plus riche ? Non, bien entendu. La différence est de statut : le *discours* linguistique n'a pas le même statut que le *texte* littéraire.

Les textes linguistiques imprimés *fonctionnent*. Il peut suffire de les lire pour avancer dans le savoir, mais si l'on veut entrer dans la démarche théorique elle-même, il faut ouvrir les manuscrits dont ils sont issus ; cette ouverture s'inscrit dans la démarche même de compréhension et de lecture théorique, dans la démarche même de l'accroissement des connaissances. Si on ne peut en imposer la *nécessité*, on peut, du moins, en affirmer la *pertinence*.

Références bibliographiques

- AUROUX S., 2008, « La linguistique française et son histoire », Congrès mondial de linguistique française 2008, <<http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08337>>.
- AUTHIER-REVUZ J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 t.
- BENVENISTE É., 1966 et 1974, *Problèmes de linguistique générale*, vol. I et II, Paris, Gallimard.
- , 2012, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, texte établi par J.-C. Coquet et I. Fenoglio, Paris, Éditions du Seuil/Gallimard/EHESS, coll. « Hautes Études ».
- CHEPIGA V., EGUCHI Y., FENOGLIO I., LEFEBVRE J., 2012, « Trois types discursifs pour une seule problématique théorique. Le couple conceptuel “sémiotique/sémantique” dans les manuscrits d'Émile Benveniste », Congrès mondial de linguistique française 2012.
- COQUET J.-C. et FENOGLIO I., 2012, « Introduction » à Benveniste, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, Paris, Éditions du Seuil/Gallimard/EHESS, coll. « Hautes Études », p. 41-56.
- FENOGLIO I., 2007, *L'Écriture et le souci de la langue. Écrivains, linguistes, témoignages et traces manuscrites*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.
- 2008, « Observer un manuscrit. Transmettre un “document de genèse” », dans *L'Édition du manuscrit. Du manuscrit de création au scriptorium électronique*, dir. A. Crasson, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, p. 53-64.
- 2009a, « Les notes de travail d'Émile Benveniste », dans *Langage & Société*, n° 127, « Écritures scientifiques. Carnets, notes, ébauches », Paris, éd. de la MSH, p. 23-49.
- 2009b, « Conceptualisation et textualisation dans le manuscrit de l'article “Le langage et l'expérience humaine” d'Émile Benveniste. Une contribution à la génétique de l'écriture en sciences humaines », dans *Modèles linguistiques*, t. XXX-1, vol. 59, p. 71-99.
- 2010, « Conceptualisation linguistique : du manuscrit au texte. Contribution à l'étude des spécificités de l'écriture scientifique », Actes du Congrès mondial de linguistique française (CMLF 2010), CD-Rom. En ligne : <www.linguistiquefrancaise.org/>.
- 2011, « Déplier l'écriture pensante pour relire l'article publié. Les manuscrits de “L'appareil formel de l'énonciation” », dans *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, dir. E. Brunet et R. Mahrer, Louvain-la-Neuve, Academia, p. 261-302.
- 2012a, « Benveniste auteur d'une recherche inachevée sur “le discours poétique” et non d'un “Baudelaire” », *Semen*, n° 33, « Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire », dir. J.-M. Adam et C. Laplantine, p. 121-162, PUFC, <<http://semen.revues.org/>>.

- 2012b, « “L’axiologie du langage et le langage de l’axiologie”. Notes manuscrites d’Émile Benveniste pour un article en cours de travail », *Hommage à Jacqueline Authier-Revuz*, Limoges, Lambert-Lucas, sous presse.
- 2013, « Le fonds Émile Benveniste de la BnF est-il prototypique ? Réflexions théoriques et méthodologiques sur les potentialités d’exploitation d’archives linguistiques », dans *Enjeux théoriques de l’édition des manuscrits de Saussure* dir. S. Badir, E. Sofia, Presses universitaires de Liège, à paraître.
- FUCHS C., GRÉSILLON A., LEBRAVE J.-L., PEYARD J., REY-DEBOVE J., 1982, *La Genèse du texte : les modèles linguistiques*, Paris, Éditions du CNRS.
- GINZBURG C., 2006, *Le Fil et les traces. Vrai faux fictif*, Paris, Verdier.
- 2010, *Mythes, emblèmes, traces, Morphologie et histoire*, Paris, Verdier.
- GRÉSILLON A. et LEBRAVE J.-L., 2008, « Linguistique et génétique des textes : un décalogue », *Le Français moderne*, « Tendances actuelles de la linguistique française », p. 37-51.
- 2011, « Génétique et énonciation – mode d’emploi », dans *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des problèmes de linguistique générale*, dir. E. Brunet et R. Mahrer, Louvain-la-neuve, Academia, p. 43-69.
- GROSSMANN F. et RINCK F., 2004. « La surénonciation comme norme du genre : l’exemple de l’article de recherche et du dictionnaire en linguistique », *Langages*, n° 156, p. 34-50.
- LANGAGES, n° 69, 1983, « Manuscrit. Écriture. Production linguistique », dir. A. Grésillon, J.-L. Lebrave.
- LANGAGES, n° 147, 2002, « Processus d’écriture et marques linguistiques », dir. I. Fenoglio, S. Pétillon).
- LANGUE FRANÇAISE, n° 155, 2007, « Avant le texte : les traces de l’élaboration textuelle », I. Fenoglio, L. Chanquoy.
- LANGAGE ET SOCIÉTÉ, n° 127, 2009, « Écritures scientifiques. Carnets, notes, ébauches ».
- LAZARD G., 1999, « Pour une terminologie rigoureuse : quelques principes et propositions », dans G. Siouffi et A. Steuckardt, *Les Linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Bern, Peter Lang, p. 111-132.
- MAHRER R., 2009, « Prolégomènes à une approche interdisciplinaire de la textualité des brouillons », *Modèles linguistiques*, t. XXX, vol. 59, p. 51-69.
- MODÈLES LINGUISTIQUES, t. XXX-1, vol. 59, 2009, « Génétique de la production écrite et linguistique », dir. I. Fenoglio, J.-M. Adam.
- NEVEU F., 2007a, « Singularités langagières du discours scientifique : l’exemple du discours linguistique », *Pratiques*, n° 135-136, « Questions de style », p. 101-118.
- 2007b, « Les fondements normatifs de la terminologie linguistique et l’observatoire discursif de la science du langage », dans G. Siouffi et A. Steuckardt, *Les Linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Peter Lang, p. 123-148.
- 2008, « Réflexions sur la forme du discours linguistique », *Congrès mondial de linguistique française 2008*, <www.linguistiquefrancaise.org/index.php?option=com_article&access=doi&doi=10.1051/cmlf08336&Itemid=129>.
- ONO A., 2007, *La Notion d’énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, éd. Lambert-Lucas.
- POIBEAU T., 2008, « Étude macroscopique du champ linguistique en France dans l’après-guerre », *Congrès mondial de linguistique française 2008*, <www.linguistiquefrancaise.org/index.php?option=com_toc&url=/articles/cmlf/abs/2008/01/contents/contents.html>.
- POUDAT C., 2006, « Étude contrastive de l’article scientifique de revue linguistique dans une perspective d’analyse des genres », Thèse de doctorat, Orléans, septembre-décembre 2006, vol. XI, n° 3-4, <www.revue-texto.net/Corpus/Publications/Poudat/Etude.html>.
- PRATIQUES, n° 143-144, 2009, « Écrits de savoir », Metz, éd. du CRESEF.
- REY-DEBOVE J., 1978, *Le Métalangage*, Paris, Le Robert.

- RINCK F., 2005, « Images of scientific activity through the research article: a comparison between linguistics and literary studies », *Academic Prosa*, n° 3, dir. K. Flottum et O. Korsnes, University of Bergen, p. 76-86.
- 2006, « Écrire au nom de la science et de sa discipline. Les figures de l’auteur dans l’article en sciences humaines », *Sciences de la société*, n° 67, p. 94-111.
- SAUSSURE, manuscrits de *De l’essence double du langage* (Bibliothèque de Genève).
- SOFÍA E., 2011, « Qu’est-ce qu’un brouillon en sciences du langage ? Notes préalables à une édition numérique des manuscrits de F. de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 63, p. 11-27.
- SWIGGERS P., 1983, « Qu’est qu’une théorie (en) linguistique ? », *Modèles linguistiques*, t. I I, vol. V, p. 3-15.
- 1999, « Pour une systématique de la terminologie linguistique : considérations historiographiques, méthodologiques et épistémologiques », *Mémoires de la société de Linguistique de Paris*, Nouvelle série, t. VI : « La terminologie linguistique », éd. Peeters, p. 11-49.
- TESTENOIRE P.-Y., 2010, « Genèse d’un principe saussurien : la linéarité », *Recto-Verso*, n° 6, « Genèse de la pensée, II », « Cheminements et procédures », <www.revuerectoverso.com/spip.php?article179>.
- VALETTE M., 2006, « La genèse textuelle des concepts scientifiques. Étude sémantique sur l’œuvre du linguiste Gustave Guillaume », *Cahiers de lexicologie*, n° 89, p. 125-142.

IRÈNE FENOGLIO dirige, au sein de l’ITEM, l’équipe « Génétique du texte et théories linguistiques ». Ses travaux portent essentiellement sur les manuscrits de linguistes, mais aussi sur la genèse de l’écriture contemporaine. Dernières publications : *Sur le désir de se jeter à l’eau* (avec Pascal Quignard, PSN, 2011) ; « Déplier l’écriture pensante pour relire l’article publié. Les manuscrits de “L’appareil formel de l’énonciation” », dans *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale* (éd. E. Brunet et R. Mahrer, Academia) ; Émile Benveniste, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969* (texte établi avec J.-C. Coquet), Gallimard/Seuil/EHESS, 2012 ; « Benveniste auteur d’une recherche inachevée sur “le discours poétique” et non d’un “Baudelaire” », *Semen*, n° 33, 2012.

irene.fenoglio@ens.fr

Genèse du geste linguistique : une complexité heuristique

L'écriture linguistique est actuellement l'objet de divers travaux, mais aucune de ces études ne s'est attachée à l'aspect processuel du discours théorique en train de se textualiser, visible sur des manuscrits de linguistes. Comment un auteur linguiste s'y prend-il pour penser son objet, élaborer une notion, formuler son discours ? L'investigation doit satisfaire aux exigences conjuguées de deux disciplines analytiques qui désarticulent leur objet ; la pratique génétique décompose les couches déposées dans le temps de l'écriture et dont les manuscrits gardent la trace ; la sagacité linguistique délinéarise les énoncés compactés par les repentirs et décompose les éléments phrastiques. La question qui se pose est alors la suivante : analyser les traces verbales de l'élaboration en cours de production d'un texte à finalité de théorisation linguistique a-t-il un intérêt autre que génétique ? Autrement dit, faut-il lire les manuscrits pour comprendre les théories ? Pour cette compréhension des processus d'écriture linguistique, il est fait appel à des manuscrits d'Émile Benveniste. Mais l'exemplarité de ce fonds n'empêche pas des incursions dans d'autres manuscrits, notamment dans ceux de Ferdinand de Saussure.

Several studies on linguistic writing are under way but none are examining the process of the theoretic discourse while it is becoming a text, which is visible in linguists' manuscripts. How does a linguist author proceed in thinking about his/her subject, developing a notion, expressing his/her thesis? The inquiry should respond to the interrelated demands of two analytical disciplines that dismount their object: genetic practise decomposes the layers deposited in the course of writing and preserved in the rough draft; linguistic discernment outlines the formulations compacted by the corrections and decomposes the phrastic elements. Then the question is the following: is analysing the verbal traces of the elaboration during the production of a text in view of a linguistic theorisation of any interest other than genetic? In other words, should we read the manuscripts to understand the theories? For this comprehension of the processes of linguistic writing Émile Benveniste's manuscripts were utilised. But the exemplary quality of this ensemble does not prevent forays in other manuscripts, in particular those of Ferdinand de Saussure

Die linguistische Schreibweise ist zurzeit Gegenstand diverser Untersuchungen, von denen sich jedoch keine mit dem Aspekt des theoretischen Diskurses in seinem in linguistischen Manuskripten ersichtlichen Entstehungsprozess beschäftigt. Wie geht ein sprachwissenschaftlicher Autor seinen Untersuchungsgegenstand an, wie erarbeitet er sich ein Konzept, wie formuliert er seinen Diskurs? Die Forschung muss den Anforderungen zweier analytischer Disziplinen gerecht werden, die beide ihr Objekt auseinandernehmen; die Textgenetik analysiert die über die Zeit des Schreibens entstandenen Schichten, deren Spuren in den Manuskripten erhalten bleiben; der linguistische Scharfsinn bricht die Linearität der durch wiederholte Korrekturen verdichteten Formulierungen und gliedert die Satzelemente auf. Es stellt sich daher folgende Frage: Ist die Analyse der verbalen Spuren des Produktionsprozesses eines Textes mit dem Ziel, eine linguistische Theorie zu erarbeiten, von mehr als textgenetischem Interesse? Mit anderen Worten, müssen die Manuskripte gelesen werden, um die Theorien zu verstehen? Für dieses Verständnis der linguistischen Schreibprozesse werden Manuskripte von Émile Benveniste herangezogen. Die Beispielhaftigkeit dieses Materials verhindert es aber keinesfalls, nicht auch einen Blick auf weitere Manuskripte zu werfen, insbesondere auf jene von Ferdinand de Saussure.

Entre los diversos trabajos actuales sobre la escritura lingüística ninguno se ha ocupado del proceso de textualización del discurso teórico, perceptible en los manuscritos de los lingüistas. ¿De qué manera un autor lingüista concibe su objeto, elabora una noción, formula su discurso? La investigación debe satisfacer las exigencias conjugadas de dos disciplinas analíticas que desarticulan su objeto: la práctica genética desarma las capas superpuestas en el momento de la escritura, cuyas huellas se conservan en los manuscritos; la sagacidad lingüística rompe la linealidad de los enunciados y descompone los elementos de la frase. El interrogante que se plantea entonces es el siguiente: ¿analizar las huellas verbales de la elaboración de un texto de teorización lingüística en el transcurso de su producción puede presentar otro interés que el genético? En otras palabras: ¿es necesario leer los manuscritos para comprender las teorías? Para lograr esta comprensión de los procesos de la escritura lingüística hemos recurrido a algunos manuscritos de Emile Benveniste. No obstante la ejemplaridad de ese fondo, hemos incursionado en otros manuscritos, en particular los de Ferdinand de Saussure.

A escrita linguística tem sido objecto de diversos estudos, nenhum dos quais se aplicou, no entanto, aos processos de textualização do discurso teórico, que transparecem dos manuscritos dos linguistas. Como se posiciona o autor-linguista para pensar o seu objecto, elaborar uma noção, formular o discurso? A investigação deve satisfazer as exigências conjugadas de duas disciplinas analíticas que desarticulam o objecto; a prática genética separa as camadas depositadas pelo tempo da escrita, de que os manuscritos guardam os vestígios; a sagacidade linguística desdobra as linhas de enunciados compactados por arrependimentos e decompõe os elementos fráscicos. A pergunta que se põe é então a seguinte: analisar os elementos verbais da elaboração de um texto de teorização linguística terá algum interesse, além do genético? Em outros termos, será necessário ler os manuscritos para compreender as teorias? Para entender os processos da escrita linguística, é feito recurso a manuscritos de Émile Benveniste. Mas a exemplaridade desse arquivo não obsta a que se façam incursões em outros manuscritos, nomeadamente os Ferdinand de Saussure.

Attualmente la scrittura linguistica è oggetto di diversi studi, ma nessuno di questi si è occupato dell'aspetto che riguarda il discorso teorico colto nel processo del suo farsi testo, processo visibile nei manoscritti dei linguisti. In che modo un linguista pensa il suo oggetto, elabora una nozione, formula il suo discorso? L'indagine deve soddisfare le esigenze congiunte di due discipline analitiche che disarticolano il loro oggetto; la genetica dei testi scompone gli strati depositati nel tempo della scrittura e dei quali i manoscritti conservano le tracce; la finezza del linguista fraziona la linearità degli enunciati e scompone gli elementi della frase. La domanda che sorge è quindi la seguente: analizzare le tracce verbali dell'elaborazione di un testo con finalità di teoresi linguistica nel corso della sua produzione può avere un interesse che vada al di là della genetica testuale? Altrimenti detto: è necessario leggere i manoscritti per capire le teorie? Per comprendere i processi della scrittura linguistica si richiamano alcuni manoscritti di Émile Benveniste. L'esemplarità di questo fondo non impedisce però incursioni in altri manoscritti, in particolare in quelli di Ferdinand de Saussure.